

Madeline

Autor(en): **Maguelonne, René de**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **27 (1889)**

Heft 19

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-191046>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

très flattés d'avoir de temps à autre à leur table un convive aussi spirituel et dont la réputation flattait leur vanité. Après le repas, qui avait été très confortable et fort gai, le maître et la maîtresse de la maison dirent au célèbre journaliste : « Nous comptons bien que vous nous ferez souvent l'amitié de nous demander à dîner et nous vous prévenons que votre couvert sera mis tous les jours. »

— Tous les jours, dit en souriant Roqueplan, c'est une façon de parler.

— Du tout ! du tout ! Vous savez combien nous vous aimons. Nous parlons sérieusement.

— Ah ! fit Roqueplan en mettant cette fois dans son sourire un pli légèrement sarcastique, alors c'est différent ; je ferai de mon mieux pour vous satisfaire.

Le lendemain, à six heures, heure militaire, Roqueplan se présenta. Le repas est encore très gai et l'on se sépare enchantés les uns des autres. Le surlendemain, au moment où les bourgeois vont se mettre à table, un vigoureux coup de sonnette retentit. C'est encore Roqueplan.

— Me voici fidèle à ma promesse ; mais c'est singulier, fait-il en fixant sur ses hôtes un regard pénétrant et railleur, vous avez l'air étonné ; est-ce que vous ne m'attendiez pas ?

— Mais si ! mais si ; vous nous faites beaucoup de plaisir, répondent les deux époux avec un sourire forcé.

On se met à table ; Roqueplan donne libre cours à sa verve, se montre plein de gaieté et d'esprit ; mais ses meilleurs mots ne peuvent dérider ses hôtes, qui décidément ont quelque chose.

Le quatrième jour, même comédie. Cette fois, la réception n'est plus seulement embarrassée : elle est glaciale. Roqueplan n'en mange qu'avec plus d'appétit.

Cela dure ainsi toute une semaine.

Les bourgeois, exaspérés, finirent par prendre le parti de faire dire à Roqueplan par le concierge qu'ils étaient allés dîner en ville.

— Très bien ! répondit l'impitoyable farceur ; je monte chercher mon parapluie que j'ai oublié hier.

Et il se présenta comme si rien d'anormal ne s'était passé, toujours railleur, toujours aimable, s'informant avec intérêt des causes qui chargeaient de nuages le front de ses hôtes.

A la fin, il prit en pitié leur embarras et leur expliqua qu'il avait tout bonnement voulu faire une petite expérience, histoire de se rendre compte de l'importance qu'il faut attacher aux banales manifestations de

cordialité qui se prodiguent si aisément dans le monde.

Les bourgeois, un peu confus, avouèrent que l'expression avait un peu dépassé leur pensée et ne se fâchèrent pas trop de la leçon, heureux d'être enfin débarrassés de leur cauchemar.

Lo molàrè et lo caïon.

Lài a pè lo mondo dâi mâlins coo ; mà lè pe rusà sè pàovont trovà reimbotsi ào tot fin pè onna fenna.

On molàrè, sa màola su lo dou, que tracivè decé, delé, po molà lè rajào, lè garni et autrès z'armès à fû, s'étai arretà dein on veladzo dâi z'einverons dè Lozena ; et déviant d'allà roudà dein lè maisons po demàndà dè l'ovradzo, l'eintrà ào cabaret po bàirè quartetta. Trovà quie cauquès compagnons que sè dessàitvont et que lài demàndiront ein lo vayeint eintrà coumeint allàvè lo comerce et se lo meti étai bon. Lo molàrè, qu'étai on mina-mor, coumeinçà à bragà on bocon et lào fe que ti lè meti étiont bons s'on volliàvè travaillé, mà que lè Vaudois, que s'ein terivont bin po ètrè pàysans, ne vaillessont rein po fèrè on meti ; que l'étiot tráo orgolliao po apprenè certains z'états que y'a, et que la pe granta eimpartià dè cliào qu'aviont on état per tsi no étiont dâi z'étrandzi dâo défrou, que gagnivont pè chàotrè atant d'ardzeint que volliàvont. Stu molàrè n'avai pas tant too. kâ desâi bin on pou la vretà ; mà noutrès lulus, dâi bons Vaudois, que ne volliàvont pas ouèrè mèpresì lo canton dè Vaud pè on tsanor dè molàrè, coumeinciront à lo bragà et à lài derè que pisque l'avai on tant bon meti poivè bin pàyi on litre. L'autro, po sè fèrè bin veni, et po ne pas lè z'eingrindzi po cein que lào z'avai de, tapè po on pot. On iadzo eingranà, cein allà bin, ti cliào qu'eintravont dein la tsambra à bàirè vegnont s'appondrè à l'ecot ào molàrè et furont bintout onna pecheinta trabià.

Yon de cliào gaillà, qu'avai 'na trouè qu'avai fè onna racliàie dè petits, s'ein va à catson queri on caienet, l'apportè à la pinta dein sa roulière et dit ào molàrè : On bocon dè diz'hàorès n'odrâi rein tant mau ; vouaiquie dè quie frecottà ; et du que vo z'ai bon moian, vo z'allà no z'offri cé fin bocon ; lo faut te fèrè passà l'arma à gautse ? Et lo gaillà saillessâi dza son couté po fèrè état dè sagni lo petit Anglais.

— Ah bin na, repond lo molàrè ! Quand l'est bon l'est prào ; et se vu gâgni ma dzornà, l'est astout lo moimeint dè coumeinci.

Enfin coumeinciront à sè tsermailli po savâi se faillâi tiâ lo bétion oï ào

na, quand la fenna à cé qu'avai apportà lo caïon, qu'avai z'u mèche d'oquiè, arrevè à la pinta. Ma fâi cein arretà tot net la tenàblia, kâ se n'hômo fut tant ébaubi dè la vairè que laissà corè lo caïon que tseze perque bas. Adon la fenna coumeinçà à lo disputà déviant tot lo mondo et lài fe :

— Mè manquè dou caïons, et lè vu reinmenà tot lo drâi.

— Coumeint dou ? repond se n'hommo, n'est pas veré, n'é apportà què césiquie.

— Et tè ! por quoui tè preinds tou, lài remotsè la fenna ?

Ma fâi lè recaffâies dâi z'autro et la reimbotchà dè sa fenna, copiront lo subliet à noutron compagnon que sè rappertsà sein pipà lo mot, et la rïoula dâo molàrè botsà quie.

MADELINE

I

Il y a une dizaine d'années, les locataires du n° 15 bis du boulevard Saint-Germain, et j'étais l'un d'entre eux, remarquaient une jeune fille occupant seule un petit logement au cinquième étage, et joignant à une tournure distinguée un air décent, que ne démentait point ce qu'on racontait d'elle.

Le témoignage des époux Robert, nos braves pipelets, lui était absolument favorable. A ceux dont la gracieuse attitude, le charmant visage et les jolis yeux bleus de cette sympathique personne attireraient l'attention, et qui questionnaient sur son compte, les dignes représentants du propriétaire, à ceux-là, dis-je, on répondait que c'était là une institutrice, orpheline, sans famille, qui venait d'obtenir le brevet supérieur.

— C'est honnête, rangé, propre et laborieux comme une abeille ; on ne lui connaît pas un défaut, ajoutait Mme Robert.

Et ces renseignements étaient d'autant moins suspects de partialité, qu'on ne voyait jamais la jeune fille en conversation dans la loge. Elle se bornait à saluer en passant, d'un air bienveillant et poli ; car elle possédait ce grand art, si rare, de rester toujours digne, sans raideur et sans suffisance.

Il résultait de cet ensemble de qualités que tout le monde, dans la maison, était toqué de cette jeune fille.

Malheureusement pour l'intéressante orpheline, cet engouement général était forcé de demeurer platonique, aucun de nous ne se trouvant en situation d'arracher cette aimable enfant à sa condition modeste, pour l'élever vers des régions plus hautes.

Nous nous trompons pourtant. Cette pensée germa dans le cerveau de l'un de nos co-locataires. Mais bien que nous voulions croire à la générosité de ce redresseur des torts de la destinée, aujourd'hui encore nous nous demandons quel est celui des deux qui se fût élevé jusqu'à l'autre. Eût-ce été elle ou lui ?

Ce n'est pas au point de vue du rang

social que nous nous posons la question qui précède, — sous ce rapport, nous le verrons bientôt, le prétendant dont il s'agit ne pouvait, en aucune façon, faire déchoir la jeune fille; au contraire, — mais à celui de l'aisance, de l'ampleur du vivre et du couvert, de l'affinité des esprits et des mœurs, de cet ensemble de conditions, enfin, dont la présence ou l'absence peut faire de l'existence à deux un petit paradis ou un petit enfer.

Notre amoureux était jeune, élégant : peut-être aventurons-nous un peu ce dernier mot; le lecteur va pouvoir en juger. Il était chamarré de ces signes extérieurs qui veulent faire supposer une supériorité de situation sociale, afficher de l'aisance ou de la distinction, mais qui ne sont que les indices de la vanité creuse et du manque de goût.

Bagues nombreuses, breloques, grosse chaîne de montre; tout cela s'étalant avec faste aux doigts ou sur le gilet de notre soupirant, lui donnait, à coup sûr, un air calé, mais parfaitement fat.

C'étaient là, cependant, des travers tout superficiels. Et cela n'aurait pu autoriser un esprit sérieux à éconduire ce prétendant sans plus ample examen. Il n'était point impossible qu'il y eût, sous ce clinquant tapageur, des qualités sérieuses, et que les défauts signalés fussent de ces erreurs légères que la main d'une femme intelligente peut aisément rectifier.

Le jeune homme était, d'ailleurs, très apprécié de Mme Robert, et c'était une bonne carte dans son jeu.

Un dimanche d'un joli mois de mai, l'orpheline venait de se lever et d'ouvrir sa fenêtre à la brise matinale et au gai soleil. Tout d'abord elle arrosait ses fleurs. Ensuite, elle faisait la toilette d'un joyeux canari, qui s'égosillait à donner une aubade aux premières clartés du jour. Puis elle attachait un fil au bout d'un roseau qu'elle tendait à sa voisine, dans le but de faire grimper des pois de senteur entre leurs deux croisées, lorsqu'elle entendit quelqu'un qui frappait à sa porte.

Étant allée ouvrir, elle se trouva en présence de notre concierge, laquelle, après l'avoir saluée de son meilleur sourire, lui adressa ces mots :

— Bonjour, mademoiselle Madeline, notre joli porte-bonheur ! Bonjour !

— Bonjour, madame Robert, répondit l'orpheline, avec surprise. Entrez donc, et reposez-vous. Mais je dois vous gronder. Comment ! vous avez pris la peine de monter mes cinq étages pour me faire tenir mon pot au lait ? Vous saviez pourtant bien que j'allais descendre ! Et vous n'ignorez pas que ce va-et-vient est un exercice salutaire pour moi !

— Ce n'est pas ça du tout, mademoiselle. Je me suis décidée à surmener mon asthme pour venir vous voir, parce que j'ai quelque chose à vous dire, une communication importante à vous faire. Il s'agit... devinez de quoi ?

— De quoi donc, bonne Vierge ?

— D'un mariage, si cela vous plaît, et d'un brillant parti pour vous. Eh bien ! la chose en vaut-elle la peine ?

— Savez-vous, madame Robert, que vous m'intriguez et bien vivement ! Mais qui donc peut penser à moi ? Voyons, ne me faites pas mourir d'impatience.

— Ah ! ah ! repartiit la brave femme en belle humeur, c'est qu'il faut ménager l'intérêt. Le parti qu'on vient vous proposer est... un jeune homme !

— Un jeune homme ! fit l'orpheline, en battant des mains d'un air espiègle. Eh bien ! entre nous, c'est déjà fort heureux qu'il ne s'agisse pas d'un vieux.

— Mademoiselle ! répliqua la commère d'un ton digne, dans ce cas, j'aurais laissé faire commission par un autre. D'un jeune homme, ai-je dit, et j'ajouterais même : d'un beau garçon, rangé, cosu, payant régulièrement son terme. Celui qui vous a saluée, fort respectueusement, hier soir, au moment où vous passiez devant ma loge.

— Oh ! c'est ce monsieur-là ? Le dentiste ?

— Le dentiste ! mais, mademoiselle, où allez-vous prendre de telles imaginations ? repartiit la concierge d'un air piqué.

— Je vous demande bien pardon si je me trompe, madame Robert ; mais j'avais cru, il m'avait semblé, dit la jeune fille, non sans quelque embarras. En résumé, continua-t-elle, avec plus d'assurance, ce monsieur, que j'ai rencontré plusieurs fois dans l'allée ou dans l'escalier, est si chargé de bagues et de dorures que, sans penser à mal, je lui avais attribué la profession que je viens d'indiquer. D'ailleurs, l'état d'une personne n'enlève aucune de ses qualités personnelles.

— A la bonne heure ! Eh bien ! non, fine mouche ! ce n'est pas un dentiste. C'est un employé du gouvernement, un commis à 1,500 fr. d'appointements, une sorte de rentier ayant son revenu sur le trésor public, à l'abri du vent, de la pluie, du chômage. Pensez-vous que ce soit à dédaigner ? Et, de plus, il est noble. Cela n'augmente pas les ressources, je le sais ; mais cela n'ôte rien, et un peu de galon ne déplaît à personne.

— Oh ! oh ! madame Robert, mais vous m'éblouissez, fit l'orpheline, d'un petit air comique. Alors, en acceptant la main de ce joli monsieur, je m'appellerais madame de... ?

— Vous vous appelleriez : madame Le Veneur.

— Mais je n'aperçois là aucune particule, aucune noblesse.

— Ah ! voilà ! parce que vous ne savez pas. Notre prétendant est Breton ; or, en Bretagne, le mot Le, devant un nom, équivaut à la particule.

— Savez-vous, madame Robert, que vous êtes terriblement savante ?

— Eh ! mademoiselle, on est bien forcé de savoir ce qui vous a été seriné pendant une heure.

— Ah ! il vous a seriné cela ! Il y tient donc autant qu'à ses breloques ? dit l'institutrice en riant. Je ne vous cacherai pas, ajouta-t-elle, que cette noblesse m'a l'air d'être de contrebande ; mais passons, ce point est sans importance à mes yeux.

(A suivre.)

Mot de la charade de samedi : *Beaucoup*. Ont deviné : MM. Dunoyer, Cressier ; Durand, Nyon ; Gueissaz, Avenches ; Hennard, Cery ; Perret, Paris ; Bron, Peseux ; Bastian, Forel ; Guex, La Chiésaz ; Delessert, Vufflens ; Chenevard, Corcelles ; Favre-Emery, Echallens ; Mansueti, Winterthur ; Nicod, Ferlens ; Bus-sien, Bouveret ; Jolliet, Bulle ; Mounoud, Territet ; Ribaux, Neuchâtel ; Tinembart, Bevaix ; Poras, Prevonloup ; Orange, Muza, et Louisa Noiret, Genève. Le sort a donné la prime à cette dernière.

Problème.

On veut former la longueur du mètre en alignant des pièces de 20 fr. et de 40 fr., dont les diamètres sont respectivement 21 et 26 millimètres. Combien devra-t-on prendre de pièces de chaque espèce ?

Prime : Quelque chose d'utile.

Boutades.

On demandait à un boursicotier :

— Vous ne faites plus d'affaires avec Z... ?

— Ne me parlez pas de cet homme, il y a longtemps que je ne le salue plus... il a osé prétendre que je lui ai volé quarante mille francs.

— Eh bien, non, vous exagérez ; il m'a dit seulement vingt mille.

— Oh ! alors, dit le boursicotier, — et il salua.

A l'hôpital militaire :

— Où vous sentez-vous mal, jeune soldat ?

— Au régiment, major.

Entre locataire et propriétaire :

— Comment, madame, vous voulez m'augmenter encore, quand vous m'avez déjà augmenté l'année dernière ?

— Que voulez-vous, ce n'est pas moi, c'est mon mari.

— Votre mari ! mais voilà quinze jours qu'il est mort !

— Justement. C'est sa dernière volonté.

La BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE contient dans sa livraison de mai : La jeunesse de Goethe, par M. Edouard Rod. — Deux vieux. Nouvelle, par Mme Mairet. — Les paysans russes, par M. A. Glardon. — La cuisine à la mode, par M. A. de Verdilhac. — Les asiles John Bost à la Force, par Mme Guizot de Witt. — Parmi les hérons et les alligators, par M. H. Gaullieur. — Récits américains. Jéricho Jim, de Mme Rose Terry Cooke.

Chroniques parisiennes, anglaise, scientifique, politique. — Bulletin littéraire et bibliographique. — Bureau chez M. Georges Bridel, à Lausanne.

L. MONNET.